

## Namibie. Les Chinois à la conquête du désert



**Illustration de son expansion continue en Afrique, la Chine exploite désormais la deuxième plus grande mine d'uranium du monde en Namibie. Dans ce pays semi-désertique, des milliers de jeunes Chinois sont venus s'installer pour mieux gagner leur vie**

En semaine, chaque jour à l'aube, une étrange migration réveille la ville de Swakopmund, une ancienne station balnéaire colonisée par les Allemands au début du siècle dernier sur la côte de la Namibie. À 5 h 30, des silhouettes solitaires vêtues d'uniformes kaki bardés de bandes réfléchissantes émergent des maisons et se dirigent d'un pas vif vers une maison propre de l'avenue Libertina Amathila, la seule éclairée dans le quartier à cette heure.

Dylan Teng et ses compagnons ne sont pas africains mais chinois. À 29 ans, ce jeune ingénieur à l'air poupin, aux lunettes rondes et à la coupe en brosse fait partie des derniers arrivés. Comme presque chaque matin depuis qu'il a débarqué en Namibie, il y a trois ans et demi, Teng s'attable avec ses camarades pour avaler un petit-déjeuner constitué de brioches vapeur et de bouillie de riz. Il attrape un sac déjeuner préparé par un cuistot d'entreprise et à 6 heures tapantes, sous la voûte encore étoilée, il monte à bord d'un bus marqué des lettres CGN pour China General Nuclear, le géant du nucléaire public et initiateur du plus grand projet commercial chinois sur le continent africain.

Une heure plus tard, alors que le soleil se lève à l'horizon, le bus traverse un paysage aussi lunaire qu'accidenté et parvient aux abords de la mine d'Husab, la deuxième plus grande mine d'uranium du monde et un investissement de 4,6 milliards de dollars [3,9 milliards d'euros]. Teng l'a déjà vue un millier de fois, mais chaque fois il croit d'abord à un mirage : Husab est une sorte de ville artificielle s'étendant sur plus de dix kilomètres au beau milieu du désert, entre deux immenses carrières dont est extrait le substrat rocheux qui a permis, à la fin de l'année 2016, de produire sur place les premiers barils d'U308, le *yellowcake* [concentré d'uranium] nécessaire à la préparation du combustible dans un réacteur nucléaire (et à la fabrication d'armes). *"Ce jour-là, on a fait une grande cérémonie"*, se souvient Teng.

Originaire du Sichuan, dans le sud-ouest de la Chine, Teng est l'un des rares jeunes de son village à avoir décroché un diplôme universitaire. Il est parfaitement conscient de l'importance de cette mine. Cette dernière n'est pas seulement une bouffée d'oxygène pour la petite économie namibienne, mais un projet qui, selon les estimations officielles, pourrait lui permettre d'augmenter son PIB de 5 % l'année prochaine lorsque l'exploitation tournera à plein régime. Le minerai d'uranium, dont l'essentiel sera exporté en Chine, permettra également à Pékin de devenir un des leaders mondiaux de l'énergie nucléaire et de réduire sa dépendance au charbon.

À Pékin, où il habitait avant de s'expatrier, Teng vivait sous le manteau gris de la pollution au charbon qui recouvre désormais une bonne partie de l'est de la Chine. Il travaille aujourd'hui pour l'avenir – le sien et celui de son pays – sous un immense ciel bleu cobalt en Afrique. *"Je n'aurais jamais pensé atterrir au bout du monde"*, reconnaît-il.

La force d'attraction de la Chine se fait désormais sentir partout dans le monde, et tout particulièrement en Namibie, petit pays de 2,4 millions d'habitants – à peine un dixième de la population de Pékin – balayé par les vents et situé à plus de 12 000 kilomètres de la capitale chinoise. Auparavant, le désert au milieu duquel est apparue la mine d'Husab était surtout connu pour abriter une espèce rare, la *Welwitschia mirabilis*, une petite plante aux – rares – feuilles tombantes capable de survivre plus de mille ans. Les Chinois, eux, ont imprimé leur marque ici en à peine mille jours.

Située juste au nord de Swakopmund, une station de mesure chinoise se dresse au milieu du désert, pointant ses antennes radars en direction du ciel vers les satellites et les missions spatiales. À une quarantaine de kilomètres au sud, à Walvis Bay, une entreprise publique chinoise a été chargée des travaux d'agrandissement du port et construit actuellement une véritable péninsule artificielle de la taille de quarante terrains de base-ball.

## Débauche d'investissements

Parmi les autres chantiers confiés à des sociétés chinoises, on peut citer plusieurs nouvelles autoroutes, un centre commercial, une graniterie et un dépôt de carburant de 400 millions de dollars [340 millions d'euros]. Les marchandises transitent par le port : des files de conteneurs se croisent, remplis de ciment, de vêtements et de machines pour les uns, de dalles, de minerais et parfois d'essences de bois rares ou d'espèces animales protégées pour les autres. Il règne une telle effervescence que certaines rumeurs circulent même sur la prochaine installation d'une base navale à Walvis Bay. Si elles sont officiellement démenties côté chinois, pour les habitants de la ville elles semblent tout à fait crédibles.

Cet avant-poste nous offre un aperçu de ce qui est peut-être la plus grande débauche d'investissements jamais vue dans l'histoire. Poussée par ses ambitions tant économiques (besoins en matières premières et conquête de nouveaux marchés) que politiques (le désir de nouer des alliances stratégiques), la Chine et les Chinois sont partis à la conquête du monde. En 2000, seuls cinq pays comptaient la Chine comme premier partenaire commercial. Aujourd'hui, ils sont plus d'une centaine, parmi lesquels l'Australie et les États-Unis.

Les entreprises chinoises croulent sous les contrats : il est question d'une base militaire opérationnelle à Djibouti, la première de la Chine à l'étranger, d'une ligne à grande vitesse au Nigeria et même d'un canal au Nicaragua, un projet extravagant de 50 milliards de dollars [43 milliards d'euros]. Alors que son économie ne croît plus au même rythme qu'il y a quelques années, la Chine peaufine toujours les détails de son projet le plus ambitieux : avec le "One belt, one road" ["une ceinture (terrestre), une route (maritime)"] du nom du projet chinois des "nouvelles routes de la soie", le président Xi Jinping a l'intention d'investir 1 600 milliards de dollars [1 370 milliards d'euros] dans des projets de développement et d'infrastructure en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient dans les dix années à venir.

Des chiffres qui donnent le vertige, même comparés à ceux du plan Marshall [de reconstruction de l'Europe financé par les Américains] après la Seconde Guerre mondiale. C'est dans les années 1960 que la Chine commence à nouer des relations en Afrique. À l'époque, le Grand Timonier [Mao Tsé-toung] prône la solidarité entre les pays en développement, les "Ya Fei La", comme il les appelle – la première syllabe en chinois des mots "Asie", "Afrique" et "Amérique latine".

Encore pauvre et embourbée dans le chaos de la Révolution culturelle, la Chine se crée des amitiés en Afrique en achevant, en 1976, la construction d'une ligne de chemin de fer de 1 800 kilomètres entre la Tanzanie et la Zambie. Si l'aide de la Chine ne disparaît pas complètement, elle reste discrète pendant trente ans.

## **Un million de Chinois en Afrique ?**

Suivant les directives de Deng Xiaoping [ancien numéro un du Parti communiste chinois et réformateur de l'économie nationale] – *“cacher ses atouts et gagner du temps”* –, la Chine se concentre d'abord sur le développement de sa propre économie. Cette phase s'est achevée dans les années 2000. Reconnaisant la nécessité de faire appel aux ressources de pays étrangers pour alimenter la croissance, les dirigeants chinois ont alors appelé leurs entreprises à *“s'aventurer”* dans le reste du monde.

Aujourd'hui, si vous prenez le vol de nuit Shanghai-Addis Abeba, la capitale éthiopienne, vous avez de fortes chances de vous retrouver assis entre des ouvriers chinois en route pour un chantier en Guinée Équatoriale, une usine de traitement de coton au Mozambique ou un projet télécoms au Nigeria. Le commerce de la Chine avec les pays africains a été multiplié par quarante au cours des vingt dernières années.

Les ouvriers et émigrés chinois sont tellement nombreux sur le continent aujourd'hui – pas loin d'un million selon certaines estimations – qu'en rentrant l'autre jour dans un restaurant chinois d'Addis Abeba, ma femme et moi nous sommes vus salués d'un *“laowai laile!”* – *“Des étrangers sont là”* – par deux employés chinois rougeauds, occupés à dévorer un plat dans lequel le porc est bouilli puis sauté (huiguorou). À ce moment, il nous a paru inopportun de souligner qu'ils étaient eux aussi étrangers dans ce pays.

L'argumentaire de la Chine est d'autant plus attrayant pour un pays comme la Namibie qu'il s'ancre dans une longue tradition de solidarité entre les deux pays. La Chine a en effet fait partie des soutiens au mouvement de libération nationaliste noir contre l'apartheid et le pouvoir des Blancs en Afrique du Sud. Au début des années 1960, c'est à Pékin que s'est rendu Sam Nujoma, chef de la Swapo (Organisation du peuple du sud-ouest africain) pour demander une aide financière et matérielle pour la cause.

À sa déclaration d'indépendance au début des années 1990, la Namibie et son président, Sam Nujoma, sont devenus les premiers alliés diplomatiques de la Chine, scellant une *“amitié de toute saison”*. (À noter qu'à l'époque les dirigeants chinois cherchaient désespérément à sortir de l'isolement diplomatique dans lequel les avait précipités la violente répression antidémocratique de 1989.)

En plus d'incarner elle-même un modèle de réussite pour les pays pauvres, la Chine ouvre ses coffres-forts sans exiger, comme les pays occidentaux, de contrepartie dans des domaines aussi futiles que les droits de l'homme, la bonne gouvernance ou la prudence budgétaire.

### **“Ils veulent tout contrôler”**

*“Nous étions très contents d'accueillir les Chinois parce que pour la première fois, cela nous offrait une alternative, nous n'étions plus obligés de suivre les intérêts des Occidentaux, qu'ils viennent d'Afrique du Sud ou du monde occidental, explique Calle Schlettwein, ministre*

namibien des Finances. 'Vous voulez prendre votre destin en main, dites-nous ce qu'il vous faut', voilà ce que nous disent les Chinois." Même s'ils posent aussi leurs conditions, reconnaît-il. "De fait, ils veulent tout contrôler, donc ce n'est pas facile d'arriver à un compromis vraiment intéressant."

L'influence chinoise est totalement bienveillante, assurent ses dirigeants, un pur exercice de "coopération gagnant-gagnant". Et il faut bien reconnaître que bon nombre de projets – routes, voies ferrées, ports, oléoducs, mines et réseaux de télécoms – n'auraient peut-être jamais vu le jour sans les Chinois. Les investissements chinois dans la mine d'Husab, dont 90 % du capital est détenu par des filiales de CGN et 10 % par le gouvernement namibien, ont partiellement amorti le choc de la récession.

"Nous avons aidé la Namibie à conquérir son indépendance politique, affirme Xia Lili, une ancienne diplomate aujourd'hui responsable d'une entreprise chinoise basée à Windhoek, la capitale de la Namibie. À présent, nous l'aidons à se battre pour son émancipation économique."

Pour certains Namibiens, cet afflux d'investissements et de fonds chinois ressemble moins à un facteur de libération qu'à une nouvelle forme de colonialisme. Les infrastructures sont les bienvenues, mais tous ces projets financés par des crédits chinois ont lourdement endetté le pays et n'ont pas fait grand-chose pour réduire le chômage qui frôle les 30 %.

Au cours des derniers mois, une succession d'affaires et de scandales impliquant des ressortissants chinois – évasion fiscale, blanchiment d'argent et braconnage d'espèces protégées – a passablement échauffé les esprits des habitants qui jugent cette relation un peu trop à sens unique : les Chinois ponctionnent les richesses du pays – uranium, bois, cornes de rhinocéros etc. – mais ces échanges ne profitent pas à la société namibienne qui, héritage de l'apartheid, figure parmi les plus inégalitaires du monde. En janvier dernier, un journal de Windhoek résumait ce sentiment en montrant en couverture un dragon d'or dévorant le drapeau namibien. En titre : "Au menu de la Chine : la Namibie."

On s'interroge souvent sur l'influence de la Chine dans le monde en termes binaires : Pékin est-il le sauveur des pays en développement, la seule puissance mondiale prête à investir dans leur avenir, ou n'est-ce là que le début d'une nouvelle ère coloniale ? La question est trompeuse. En Namibie, comme dans le reste du monde, les deux visions se côtoient, inséparables. "On peut dire que la Chine est ce qui est arrivé de meilleur à l'Afrique – ou de pire, admet Eric Olander, coprésentateur du podcast *China in Africa*. La beauté est dans la complexité."

## Esprit d'entreprise

L'enseigne peinte sur le mur en ciment vert à l'entrée du restaurant indique "Ye Shanghai", les Nuits de Shanghai. À l'intérieur, ce n'est déjà plus l'affluence du déjeuner mais six

Chinois d'âge moyen – dont les propriétaires, James Shen et sa femme Rose – sont affairés à décortiquer des crevettes. On n'entend pas un mot, seulement les bruits de succion des décortiqueurs décidés à ne rien perdre de leurs crustacés. Accroché au mur dans son écran plat, un présentateur de CCTV-4, une chaîne de la télévision d'État, beugle les exploits de l'Armée populaire de libération. Après une double explosion en mer, Rose s'écrie : *"Wah, notre Chine est tellement forte !"*

Le restaurant se trouve à Walvis Bay, une ville portuaire cernée par le désert du Namib, considéré comme l'un des plus vieux du monde. James et Rose ont été parmi les premiers Chinois à débarquer en Afrique, il y a une vingtaine d'années. Ils ne sont jamais repartis. Historiquement, la diaspora chinoise semble avoir un talent pour prospérer dans les endroits les plus reculés de la planète. Je suis tombé sur des marchands chinois jusque dans les steppes de Sibérie ou les villes minières de la cordillère des Andes.

En Afrique, les gens qui ont l'esprit d'entreprise, comme James et Rose, ont trouvé leur "nouveau monde" à eux, découvrant la liberté, l'espace et les opportunités qui ont jadis attiré tant de colons dans l'Ouest américain. *"Mon mari était venu prospecter et il est tombé amoureux des grands espaces, explique Rose. Mais nous restons avant tout chinois."*

Comme bon nombre de compatriotes ailleurs dans le monde, le couple a commencé par ouvrir un petit bazar, vendant des vêtements, des chaussures et des sacs bon marché en provenance de Chine. Leur magasin, *James and Rose*, est toujours là sur un des plus grands carrefours de Walvis Bay, même s'ils possèdent désormais aussi un hôtel, un restaurant, un bar karaoke, un salon de massage et une entreprise de négoce. Aujourd'hui, on trouve ces magasins chinois dans presque toutes les villes de Namibie et il y en a des milliers sur le continent.

Le dimanche, les Namibiens viennent en famille dans le quartier chinois de Windhoek où des dizaines de magasins occupent l'enfilade d'entrepôts qui forment la zone industrielle de la ville. Ici, on marchande pour tout, des contrefaçons de Nike aux jouets en plastique en passant par les panneaux solaires ou les portables d'occasion. Les prix sont tellement bas, m'a confié un badaud.

Même s'il reconnaît que la qualité n'est pas toujours au rendez-vous et que cela nuit à l'industrie textile locale. Wu Qiaoxia, ancien propriétaire d'une modeste échoppe dans la ville d'Oshakati et aujourd'hui agent immobilier, balaie ces critiques d'un geste : *"Beaucoup de Namibiens n'avaient même pas de chaussures avant qu'on arrive, lâche-t-il. Les gens d'ici avaient besoin de tout, et on leur a vendu. À bon prix."*

### **Une diaspora plus jeune et diplômée**

Le nombre exact de Chinois installés en Namibie fait l'objet d'un débat houleux. Il n'existe aucun chiffre définitif et les allers et retours constants des ouvriers ne font qu'ajouter à la

confusion. À l'automne dernier, le ministère de l'Intérieur namibien a tiré la sonnette d'alarme en affirmant que près de 100 000 ressortissants chinois vivaient en Namibie, soit 4 % de la population du pays. Les estimations les plus prudentes s'échelonnent entre 10 000 et 20 000 personnes.

Une chose est sûre : en Namibie comme dans le reste des pays en développement, l'ancienne génération d'émigrés qui s'installaient durablement dans leur pays d'accueil est progressivement remplacée par une nouvelle diaspora, plus jeune et plus diplômée, constituée de travailleurs qualifiés cherchant à se faire une expérience à l'étranger – ainsi qu'une petite fortune personnelle – avant de retourner en Chine. *“On était parmi les premiers à arriver ici, souligne Rose Shen. Mais aujourd'hui, les Chinois sont partout.”*

Sean Hao, jeune ingénieur en télécommunications à Windhoek, fait partie de cette diaspora. Ayant grandi dans un habitat troglodytique dans la province de Shaanxi, Hao avait peu de chances de s'aventurer très loin des jujubiers de son village. Mais il a été accepté à l'université – une première dans sa famille – et a travaillé après son diplôme pour un géant des télécoms chinois. Avec un loyer de 15 dollars par mois [13 euros] pour sa chambre, il pouvait économiser une bonne partie de ses 500 dollars de salaire [430 euros], mais il était encore loin de pouvoir s'offrir l'appartement dont il aurait besoin pour se marier.

Dans un pays où les jeunes hommes sont nettement plus nombreux que les jeunes femmes – héritage de la politique de l'enfant unique –, la possession d'un appartement fait partie des prérequis pour tout candidat au mariage soucieux de ne pas devenir vieux garçon – ou une “branche morte”. Mais comment accéder à la propriété quand on a soi-même grandi dans une grotte ?

Quand un chasseur de têtes lui a expliqué qu'il pouvait gagner plus de 6 000 dollars [5 100 euros] par mois en Afrique, Hao a d'abord cru à une escroquerie. *“Je me suis dit que ça devait être une histoire de trafic d'êtres humains”*, dit-il en riant. L'offre pourtant était sérieuse, mais le travail, lui, se trouvait au Nigeria, un pays qu'il jugeait dangereux. Hao décida donc de lui préférer un chantier de télécoms en Angola, payant plus de 5 000 dollars par mois, soit dix fois plus que son salaire en Chine.

### **S'enrichir ou être avec sa famille**

Au bout d'un an en Afrique, Hao était en mesure de verser un acompte pour l'achat d'un appartement à Xi'an, dans le centre de sa province. Il parvint à convaincre les parents de sa petite amie que sa position était financièrement suffisamment stable pour épouser leur fille. Le couple a rapidement eu une petite fille, mais en raison de son travail en Afrique, Hao n'a pu la voir qu'un mois sur les quinze premiers de son existence. *“Elle ne me reconnaissait pas”*, se souvient-il. Sa femme et sa fille l'ont alors rejoint lorsqu'il a pris son poste en Namibie. Mais après une année passée esseulées, elles sont retournées en Chine, laissant

Hao tiraillé entre son désir d'être avec sa famille en Chine et la possibilité de s'enrichir en Namibie.

Par une chaude soirée de la fin du mois de mars, Hao rejoint une dizaine de collègues chinois sous le toit de chaume du bar *Joe's* à Windhoek. Deux camarades s'apprêtent à rentrer au pays au terme de leur contrat et le groupe leur fait ses adieux à coups de pintes de bière. Quand j'arrive au bar, trois d'entre eux sont déjà inconscients, écroulés sur la table, et plusieurs autres tanguent dangereusement. Mais Hao, le conducteur désigné, a à peine touché à sa bière. Le retour au bercail de ses anciens compagnons le plonge dans un état contemplatif : *"J'aimerais bien rentrer à la maison aussi, lâche-t-il. Mais jamais je ne pourrais trouver un travail qui rapporte autant en Chine."*

**Brook Larmer**